C'est à l'entrée de
la gare. Quelques
dizaines de mètres
à gauche de la
porte d'entrée.

Quelques di-
zaines de mètres
à droite. Et en-
core quelques di-
zaines de mètres
face à cette porte
sur ces quelques
mètres carrés, une
population très
métérocite. La
rencontre entre
des dealers et des
consommateurs.

L'un ou l'autre
sans-abri bien al-

Rencontres

fracture(s)

Marc Chambeau

Des rencontres qui pourraient avoir lieu mais ne se font pas. Dans la rue. Autour de ces ballons clignotants (le premier récit) par exemple. Parfois, la rencontre a lieu. Dans une école, où il est possible de relativiser un échec et de valoriser la solidarité (la proclamation). Dans des chambres d'hôpital, quand la mort frappe à la porte, mais que l'humanité reste tellement présente (Quand les jeux ne sont pas faits). Ou encore dans le métro dans lequel une petite fille aux deux mamans fait rayonner le bonheur.

Les ballons clignotants.

C'est à l'entrée de la gare. Quelques dizaines de mètres à gauche de la porte d'entrée. Quelques dizaines de mètres à droite. Et encore quelques dizaines de mètres face à cette porte. Sur ces quelques mètres carrés, une population très hétéroclite. La rencontre entre des dealers et des consommateurs. L'un ou l'autre sans-abri bien alcoolisé. Quelques migrants volubiles qui tiennent les murs et attendent on ne sait trop quoi. Sur les trottoirs, devant le café de la station et devant le relais un autre bistrot, quelques clients et clientes, attablés devant leur bière. On constate assez facilement qu'une dame n'en est pas à sa première. Sur la table d'à côté, quatre cadavres attendent devant un vieux type aux cheveux blancs, qu'on vienne les retirer ou les remplacer. Autour d'une troisième table, trois autres gars qui semblent se connaître, tapent mornelement la carte.

À quelques mètres, deux femmes dansent et prennent la pause dans leurs vitrines éclairées de mauve et de rouge. Le client passe et hésite. Le voyeur passe et repasse, espérant le dévoilement d'un bout de chair supplémentaire. Quelques gamins regardent aussi et se marrent.

Et puis, le flot des passagers qui se dépêchent. Pour éviter de s'arrêter au milieu de cette foule accablée. Pour arriver à temps sur le quai et monter dans un wagon bondé qui les ramènera chez eux.

Au milieu de tout ça, avachi sur un banc, un gars entre deux âges, un chapeau mou visé sur le crâne. Qui tient une douzaine de ballons transparents à l'intérieur desquels clignotent des loupiotes colorées. Qu'est-ce qu'il fout là le bonhomme? Il serait là pour vendre un peu de rêve? Là? Il ne semble pas y croire. Vraiment pas. Les petites lumières des baudruches apparaissent bien tristes. Elles n'arrivent pas à convaincre. Même pas à arracher un sourire.

Le rêve a-t-il encore une place dans cet espace grouillant mais déglingué?

La proclamation

C'est le premier jour des CEB. Mathys est assis sur son banc et tourne les feuilles sans beaucoup d'entrain. Il ne répond qu'occasionnellement à certaines questions passant par-dessus les autres. Madame remarque son manque d'application. Elle passe près de lui pour l'encourager, lui conseiller de bien lire les énoncés et de répondre à un maximum de questions. Elle se rend assez rapidement compte que c'est sans trop de succès.

Les résultats tombent. Conformément à ce que craignait Madame, ceux de Mathys ne sont pas bons. Ce n'était pas l'élève le plus brillant, mais il semblait qu'il aurait peut-être pu réussir. Ceci dit, les bilans des différents tests des derniers mois sont conformes aux conclusions du CEB. Pas terribles. Le conseil de classe décide que Mathys n'obtiendra pas son certificat cette année.

Les parents sont prévenus par la directrice qui présente également les raisons de cette non-obtention, c'est-à-dire la faiblesse des résultats lors de l'épreuve du CEB couplée aux résultats insuffisants lors du dernier trimestre. Et Maman explique à Mathys, cherchant aussi à comprendre les raisons de cette baisse soudaine et inexpiquée des résultats.

Mathys explique l'inexpliqué. Il rappelle à sa Maman sa visite à l'école qui organisait une journée porte ouverte pour les élèves qui arrivaient en humanités. Il explique qu'il avait assisté aux cours proposés et qu'il n'avait "rien" compris. Il insiste bien sur les termes rien compris! Il s'est alors dit qu'il valait mieux qu'il reste une année de plus en primaires.

La Maman est assez estomaquée. L'analyse de son gamin demande une certaine maturité et la stratégie réfléchi suite à cette analyse est plutôt intelligente. Même s'il aurait sans doute mieux valu un dialogue avec ses parents ou avec l'équipe pédagogique de son école. La non-obtention du CEB est bien comprise, relativement logique au regard des chiffres, même s'il aurait été possible d'aller au-delà et il n'est pas à l'ordre du jour de la remettre en question.

- Maman tu es prête? Il est déjà 6h moins le quart! crie Mathys.
- Bin quoi? On n'a rien de prévu! Tu veux faire quoi?
- La remise des CEB! C'est à 6h!
- Mais on ne va pas aller à la remise des CEB, tu ne l'as pas!
- Si, j'ai envie! Je veux féliciter les copains!

Papa avait refusé d'y aller. Mais comme Mathys a l'air d'en avoir très envie, Maman prend sur elle. Pas simple d'aller à une proclamation où le seul nom de la classe qui ne sera pas annoncé, c'est celui de son gamin.

Maman s'installe au fond de la salle. Mathys s'est posé devant, avec les copains et les copines. Cannelle chuchote à l'oreille de Jasmine son inséparable collègue, en montrant le gamin d'un signe du menton.

- Tu as vu? Mathys est là!
- Meeeeerde! Qu'est-ce qu'on fait?? On n'a rien prévu pour lui!

La proclamation va commencer. Elles filent vers la directrice. En 2 mots, elles expliquent le petit problème. La bourgmestre qui participe à la proclamation et qui doit faire son traditionnel discours est à côté et entend. Les deux instits demandent quelques minutes... et carte blanche. Pressée par le temps, mais aussi en confiance avec son équipe pédagogique, la directrice n'hésite pas et donne son accord. Même si elle se demande bien ce que ces deux nanas bien délurées vont encore inventer. Mais c'est l'heure et il faut lancer le grand moment tant attendu par les enfants et leurs parents.

Elle fait son petit discours d'usage, remerciant d'abord et surtout son équipe puis félicitant les enfants avant de passer le micro à Madame la Bourgmestre. Cette dernière prend la parole, comme à son habitude, naturellement, sans papier. Mais elle a retenu l'échange entre la directrice et ses deux enseignantes. Et si elle prend évidemment le temps de féliciter celles et ceux qui vont être proclamés, elle s'adresse aussi de manière discrète à Mathys, expliquant que le mérite existe aussi pour ceux à qui il faudra un peu plus de temps, et que s'il fallait parfois un peu plus de temps pour apprendre, ces enfants réussissaient aussi et pouvaient eux aussi envisager un chouette avenir. Mathys a souri. Il comprend que le message lui est destiné. Maman au fond de la salle trouve qu'elle est finalement bien cette bourgmestre.

Puis Cannelle et Jasmine montent sur le podium pour véritablement commencer la proclamation. Elles se permettent cependant une petite digression dans le protocole pourtant classique, immuable et bien rodé. Elles expliquent que parmi les enfants à l'avant de la salle, il y a Mathys. Que Mathys est le petit garçon qui a peut-être besoin d'un peu plus de temps dont a parlé Madame la bourgmestre. Mais que Mathys est aussi un enfant qui fait partie de cette classe, qui a bien travaillé et avec laquelle elles ont vécu une bien belle année. Comme c'est le moment de la proclamation, elles proposent à Mathys de les rejoindre pour féliciter avec elles ses amis et ses amies.

Mathys grimpe sur le podium, heureux de la confiance de ses enseignantes. Il est applaudi. La bourgmestre, les échevins et échevines et les conseillers communaux remettent le diplôme de réussite et congratulent. Puis les enfants s'approchent des instits et de Mathys qui leur remettent un petit cadeau sans manquer de les féliciter à leur tour et de les embrasser. C'est Mathys qui a l'honneur de remettre le cadeau et il fait ça très sérieusement.

On a ensuite réuni les enfants, l'équipe pédagogique et les édiles communaux pour la photo. Mathys est évidemment dans le groupe, juste devant Jasmine et Cannelle qui ont une main posée sur chacune de ses épaules. La photo est prise sous les applaudissements de la salle. La Maman de Mathys applaudit aussi, des larmes dans les yeux.

C'est une belle proclamation.

Quand les jeux ne sont pas faits...

Déjà comme assistant j'avais participé à des choix compliqués. Je me souviens être rentré à l'hôpital pour faire mon stage et avoir rencontré Jeanne qui était arrivée le même jour que moi. Mais elle, c'était comme patiente... Une vieille dame qui était tombée dans les escaliers... D'une banalité totale, quoi. Elle souffrait beaucoup et délirait. L'équipe a fait un travail génial. J'ai vraiment appris beaucoup en observant mes collègues médecins et infirmières. Elle s'est remise petit à petit et nous avons sympathisé. Elle a sympathisé avec tout le monde d'ailleurs. Mais j'étais sans doute son préféré... C'est elle qui m'a demandé de l'appeler Jeanne. J'aurais pas osé sans ça. Elle m'appelait le p'tit... Tout médecin que j'étais!

Tout le monde l'aimait bien, mais on n'a pas le temps des sentiments à l'hôpital. Il fallait préparer sa sortie. Elle voulait rentrer chez elle. Ses enfants ne voulaient pas. Elle les aimait bien pourtant ses gosses, dont la plus jeune avait quand même passé les 50 ans. Mais elle refusait qu'ils entrent encore dans sa chambre d'hôpital si c'était pour essayer de la convaincre de rejoindre une maison de repos. Ça, il n'en était pas question. Et qu'ils aillent se faire foutre (dixit) ses enfants si c'est ce qu'ils voulaient pour elle. Nous, comme équipe médicale, on n'était pas vraiment sûr. On était inquiet de voir rentrer Jeanne chez elle. Mais c'est ce qu'elle voulait. Et elle n'était pas du tout démente, ni même confuse. C'était juste son choix. «Point à la ligne», comme elle aimait elle-même conclure les conversations.

Ça trainait. Ça râlait parce qu'il fallait laisser la place à d'autres. Mais Jeanne n'en démordait pas et l'équipe s'était résignée à préparer son retour. Quand elle a fait une hémorragie cérébrale. Coma. Et évidemment, hors de question de la voir sortir. Elle avait changé de service, mais certains de l'équipe avaient continué l'accompagnement. Son état était tel qu'il n'était plus possible qu'elle rentre à la maison. Pourtant, malgré son cerveau embrumé et parfois défaillant, son idée restait fixe et déterminée. La maison de repos, c'était niet! Nous passions du temps à tenter de la convaincre. Sans succès.

Nadine, une infirmière que Jeanne aimait bien, est arrivée vers moi les larmes aux yeux. «Jeanne... elle veut mourir. Elle veut qu'on arrête de s'occuper d'elle et qu'on la laisse mourir. Parce qu'elle ne veut pas aller ailleurs que chez

elle. Elle a bien compris qu'on ne serait pas d'accord. Alors elle a décidé qu'elle mourrait ici».

On en a parlé en équipe psycho-médicosociale. On a beaucoup discuté avec Jeanne. Elle n'avait plus toute sa tête de manière permanente. Mais il y avait suffisamment de moments où elle était bien lucide que pour qu'on la prenne au sérieux. Que pour qu'on écoute ce qu'elle disait. Avec respect et attention. Jeanne était une vieille dame. Dans un sale état, mais avec une conscience réelle de ce qu'elle vivait et, pour certains d'entre nous dans l'équipe, une capacité à faire tous les choix qui la concernaient. Pour d'autres collègues, c'était moins clair et ses moments de confusion les renforçaient dans cette évidence. On en a parlé avec les enfants pour qui c'était inaudible. Impensable d'imaginer une telle fin pour leur maman. Même si elle en manifestait le choix. Avec conviction.

Soumia était une gamine de 12 ans. Une extraordinaire petite gamine. Pleine d'intelligence. De créativité. D'enthousiasme. D'envie de mordre la vie à pleines dents. Soumia avait une leucémie. Détectée 4 ans plus tôt. Les traitements, les prises de décision difficiles, la volonté de la faire participer le plus possible à ce qu'elle vivait, la souffrance, le contact permanent avec la mort, la sienne et celles de ses amis et amies de l'hôpital qui n'avaient pas tenu le coup, Tout ça faisait de Soumia une gamine à l'entrée de l'adolescence, mais avec une maturité bien plus affirmée. Les parents de la jeune fille avaient toujours été présents. Ils étaient de vrais partenaires pour l'équipe des professionnels.

Soumia voulait devenir auteure de bandes dessinées. Elle avait un véritable talent pour le dessin. Elle croquait les membres du personnel et les autres enfants malades et ses réalisations décoraient les chambres, le couloir et le bureau. Elle était tout autant capable de finesse dans les portraits que de caricatures moqueuses. Ses dessins des autres petits malades étaient assez violents. Mais tous comprenaient que sa violence s'exprimait vis-à-vis de la maladie, vis-à-vis de la souffrance, vis-à-vis des peurs. Aucun ne se sentait attaqué d'être parfois représenté aussi déformé... Parce qu'elle avait l'intelligence de se faire comprendre par les traits, par les couleurs... et parce qu'elle était habituellement si gentille avec chacun, si attentive...

C'est le papa qui, très ému, est venu me trouver pour me dire que Soumia voulait arrêter les traitements. Elle en avait assez d'avoir mal. Elle en avait assez

de faire semblant d'espérer. C'était assez comme ça. J'ai débarqué dans la chambre. Pour causer avec elle. Toujours belle, malgré les yeux creusés, malgré les pommettes exagérément saillantes, malgré la maigreur des mains et des bras posés sur le drap du lit. Avec ce sourire digne. Un peu plus triste que d'habitude. Mais assuré. Vraiment assuré. On a parlé. Elle m'a expliqué. Ses parents à côté de nous. La maman qui pleurait. Et la jeune fille qui lui souriait et la rassurait. Son choix était clair. C'était une évidence pour elle. Mais elle n'avait que 12 ans. Les discussions ont été longues en équipe. Les parents ont été beaucoup associés aux discussions. Tous, nous avons beaucoup parlé avec Soumia. Elle nous a beaucoup appris, elle nous a beaucoup troublés...

J'avais fait le choix de travailler aux urgences. L'ambulance nous a amené Léon. Un Sans-abri que nous connaissions déjà. Sans être un habitué, il était cependant régulièrement conduit jusqu'à nous. Par l'ambulance, la camionnette des éduc's de rue ou un combi. Jamais il ne serait venu de lui-même. Léon était souvent bien alcoolisé quand on nous le déposait. Il avait l'alcool plutôt sage et il tenait bien. Même fortement imbibé, on pouvait avoir une conversation correcte avec lui. Et si on avait la chance d'une soirée calme, ce qui arrivait rarement aux urgences, mais ça pouvait arriver, on avait l'occasion de bien papoter. Le plus souvent, c'étaient des bobos qui l'amenaient jusqu'à nous. Pas nécessairement très graves, mais évidemment peu, voire pas soignés en rue. Tout dépendait des contacts qu'il avait eu les jours précédents. Parfois des éduc's parfois l'une ou l'autre infirmière de rue... Mais parfois personne, parce qu'il ne recherchait pas particulièrement leur rencontre. Pas plus quand il pouvait en avoir besoin!

Léon quand il était hospitalisé, c'était rarement longtemps. Il signait une décharge ou fugait très rapidement. Il y a juste une fois. Son chien venait de mourir et lui s'était cassé la jambe le lendemain. Il était déprimé, personne ne l'attendait à l'extérieur. Ni de la famille, ni des amis, ni surtout son chien. Et donc il avait accepté de rester un peu plus longtemps à l'hosto. Le temps de stabiliser un peu sa fracture et un peu tout le reste.

Mais cette fois-ci, il est arrivé dans un sale état. C'était en plein milieu de l'hiver. Un vrai hiver. Il s'était fait cogner, était tombé dans les escaliers à la gare, mais était incapable de préciser si ses différentes blessures venaient de la bagarre ou de la chute... Mais que ce soit l'une ou l'autre, ce n'était pas arrivé la veille, mais il y a bien plus longtemps. Et le tout avait bien évolué. Et pas dans le sens

de la cicatrisation et de la guérison. Ce n'était pas beau à voir. Et Léon ne semblait pas dans son assiette. Sans doute que les infections sur tout le corps amenaient un tel déséquilibre, qu'il était mal de toutes ces blessures non soignées.

Il était mal, mais il était très clair. Il était hors de question qu'il reste avec nous. Son chien, un nouveau, était encore trop jeune que pour passer la nuit sans lui. Il fallait qu'il le retrouve pour s'en occuper. Léon n'en démordait pas. Et il n'était pas saoul. On s'est occupé de ses différentes plaies... On a beaucoup désinfecté mais il restait du travail, beaucoup de travail, avant de le remettre sur pied. D'autant plus qu'avec le froid qui régnait on ne le voyait pas retourner dans son coin et passer la nuit dehors... On était incapable d'imaginer dans quel état il aborderait le matin ni comment il tiendrait les jours suivants. On craignait même que sans soins réguliers, il ne lui arrive quelque chose de vraiment très sérieux.

On y a mis tous nos arguments, toute notre conviction. Myriam, l'infi que Léon connaissait bien et aimait beaucoup, y a rajouté du charme, pour le convaincre des dangers qu'il encourrait et de l'intérêt qu'il avait à passer quelques jours à l'hosto. Sans omettre de lui préciser que ça demeurerait sa décision que de rester ou pas...

Les hôpitaux sont submergés. Une saloperie de virus. On manque de matériel, de produits... et de personnel. On se démerde comme on peut. Avec une créativité extraordinaire. En équipe. Chacun et chacune avec une place centrale dans cette créativité.

Mais face à ce choix, il n'y a plus de créativité possible. On est hors cadre. Complètement hors cadre. Et si nous sommes capables de travailler hors du cadre quand il nous faut être inventifs et faire avec des bouts de chandelle et des rustines parce que nous n'avons pas d'autres possibilités, il n'est absolument plus possible d'être créatifs quand nous devons faire le choix entre deux vies qui veulent toutes les deux être sauvées et qui valent toutes les deux d'être sauvées. Que faire quand il reste un respirateur et qu'il y a Clémentine et ses 84 ans. Clémentine qui est arrivée il y a deux semaines pas vraiment en forme mais, malgré tout, de bonne humeur. Clémentine qui parle de son mieux tous les jours avec ses petits-enfants via l'ordi. Clémentine qui ne s'est plainte que quand elle n'allait vraiment pas bien pour ne pas embêter pour rien le personnel médical qui avait bien assez à faire ailleurs. Clémentine dont on

sait maintenant que, si on ne lui installe pas le respi, c'est foutu. Elle ne tiendra pas trois jours. Et si on le lui installe, vu son âge et son état, c'est pas sûr qu'elle s'en sorte. Bien que, comme le disent les infirmières, avec le courage, le moral et la pêche qu'elle garde, elle pourrait s'en sortir. On a envie d'y croire.

Il y a Clémentine, mais il y a aussi Gregory. Gregory qui va sur ses 50 ans. Qui a trois grands gosses aux études. Et qui veut s'en sortir parce qu'il faut qu'il les aide à payer ces études. Sans son salaire, ça sera bien plus compliqué. Parce qu'il a un beau salaire parce qu'il est quelqu'un d'important dans une société importante. Et donc Gregory se bat. Et exige. Il doit être prioritaire pour ça! Parce qu'il est important et qu'il doit payer les études de ses enfants pour qu'ils le suivent dans la même voie. L'équipe est en empathie avec tous les patients. Avec Gregory aussi. D'autant plus que son amour filial impressionne. Mais sa posture revendicatrice gonfle quand même. Pourquoi devrait-il être le premier? Chacun doit cependant l'admettre. Malgré son état Gregory a aussi besoin de la machine. Lui non plus ne tiendra pas très longtemps sans elle. Même s'il a un physique d'athlète, on sent bien que le virus a fait son travail de merde et qu'il a appuyé là où ça faisait mal.

Il y a Clémentine. Il y a Gregory. Il y a aussi Julien. Ce gamin qui ne veut pas sortir de l'adolescence. 22 ans. En décrochage scolaire. Sans perspective professionnelle claire ni assumée. Il s'en fout un peu d'ailleurs. À sa sortie de l'hosto, il n'y a rien qui l'attend. Enfin, rien de particulier. La glande. Les fêtes arrosées avec quelques potes, les lan, ces tournois de games sur l'ordi avec des potes du monde entier. Julien qui a 22 ans et toute la vie devant lui. Dont la jeunesse pourrait peut-être lui permettre de passer à travers ces difficultés respiratoires. Peut-être... Nous les médecins, on n'est pas particulièrement optimistes...

Et donc un respirateur. Trois patients. Et l'équipe dont le métier, la mission est de soigner voire de guérir. De mettre les moyens pour que les gens puissent guérir. Et les moyens qui ne sont pas là. Parce qu'on n'a pas estimé nécessaire de nous les donner? Parce que les femmes et les hommes en blanc ne revendiquent pas assez? N'exigent pas assez les moyens nécessaires pour un travail de qualité? Parce que la virulence du virus n'était pas imaginable et qu'il nous a dépassés sans qu'on ait pu prévoir quoi que ce soit?

Un respirateur. Trois patients. Les jeux sont faits... rien ne va plus...

La petite fille aux deux Mamans.

Je rentre dans le wagon du métro et reste debout près de la porte. De l'autre côté de cette porte, une femme à la peau noire. Noire et burinée. Avec une veste en fausse fourrure noire. Je la trouve belle. Belle, mais amochée. C'est le visage buriné qui m'amène cette perception. Mais peut-être que je me trompe. Qu'elle est juste comme ça. Avec ce visage particulier et cette peau particulière. Elle porte un vieux jeans et de vieilles baskets et a un sac Action à ses pieds. Un paquet de doritos et des sandwiches mous en dépassent. Ce sac Action, un indice pour me convaincre qu'elle serait amochée? Par la pauvreté? La rue? Sans doute un peu rapide comme jugement... Mais je ne peux m'en empêcher. Le visage est fermé.

Une jeune dame blonde monte à l'arrêt suivant. Avec une petite fille au bonnet rose. Et quelques mèches qui dépassent. Blondes aussi, les mèches. Occupée sur son GSM la dame blonde. La petite aussi. Mais il est en plastique le sien. Elle parle à la dame noire. Je ne comprends pas ce qui se dit. La dame semble un peu interloquée. La Maman paraît embêtée d'entendre sa fille déranger comme ça une passagère. Mais la petite s'en fout et poursuit son dialogue-monologue. Parce que l'autre ne lui répond pas. Ah si... un sourire. Avant d'attraper son sac Action qui m'a l'air bien lourd et de quitter le wagon.

Pas démontée pour un sou la gamine. Qui se tourne vers moi. Et m'explique son GSM. Sérieusement. Il est beau, mais c'est un faux. «En plastique» qu'elle m'explique. «Mais quand on le met à son oreille, il fait du bruit. Regarde». Elle le porte à son oreille. Je vois. Mais n'entend pas. Puis elle me montre les lumières qui clignotent sur le cadran.

«Moi, ma Maman, elle sort des bonbons par mes oreilles». Je souris. «Pas celle-là» et elle montre la dame derrière elle. «Moi, je n'ai pas de Papa. Je n'ai que des Mamans». «Que des Mamans? C'est chouette!» que je lui réponds. La Maman ose un sourire. Elle continue, imperturbable. «Mais ce n'est pas celle-là qui sort les bonbons de mes oreilles. C'est une autre. Elle me sort plein de bonbons».

Nous arrivons à notre arrêt. Je lui dis au revoir avec un grand sourire. Une jolie minute de bonheur de gagnée! La Maman me souhaite aussi une bonne soirée. Avec un accent espagnol. Enfin, je pense qu'il est espagnol. Et un sourire apaisé. Et je l'entends qui parle à sa gamine pendant que l'escalator nous emmène à l'étage du dessus: «Alors comme ça, ton autre Maman elle te sort des bonbons par les oreilles?»

Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl

ont collaboré à cet article

Marc Chambeau

rédaction et administration

2 rue Tarvisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | travailler-le-social .be

éditeur responsable

Marc Chambeau , Marina Cox , Brigitte Delforge , Bénédicte Legrand , Bénédicte Roy et Dominique Simon

secrétariat de rédaction

Xavier Briké , Marc Chambeau , Isabelle Lacourt , Bénédicte Legrand , Anne Rakovsky

conception et réalisation graphique

Marina Cox et Dominique Simon

© Travailler le social asbl , 2025

Quelques mi-
grants volubiles
qui tiennent les
murs et attendent
on ne sait trop
quoi. Sur les trot-
toirs, devant le
café de la station
et devant le relais
un autre bistrot,
quelques clients' et
clientes, attables
devant leur biere.
On constate assez
facilement qu'une
dame n'en est pas
à sa première. Sur
la table d'à côté,
quatre cadavres,
attendent devant